

INTRODUCTION

Le 8 octobre 1271, quelques semaines après la mort d'Alphonse de Poitiers le 21 août, le sénéchal de Carcassonne Guillaume de Cohardon vient prendre possession de Toulouse au nom du roi Philippe III. La cérémonie prend place dans le cloître des Jacobins en présence des grands seigneurs du Midi et des consuls de la ville. Toulouse devient désormais le siège d'une sénéchaussée et d'une viguerie royale qui siègent au château Narbonnais, ancienne résidence des comtes. La ville et sa région sont placées sous l'autorité directe d'un représentant du roi, le sénéchal. En prêtant serment à Guillaume de Cohardon, les consuls de Toulouse n'en ont pas moins tenté de préserver leurs droits. La monarchie reconnaît le consulat et ses coutumes en 1286 et amorce un dialogue avec les capitouls. Divisée en deux, avec la Cité autour de la cathédrale Saint-Étienne et de l'église de la Daurade, et le Bourg autour de Saint-Sernin, la ville n'a cessé de croître au cours des trois siècles précédents. L'alliance entre les notables de la ville, qui monopolisent les charges consulaires, et la royauté ouvre une ère de prospérité au cours des dernières décennies du XIII^e siècle et des premières du siècle suivant.

Cette période marque la fin de l'âge féodal dans la région toulousaine et l'entrée dans le Moyen Âge tardif des XIV^e et XV^e siècles, marqué par la guerre, les crises économiques et les épidémies, mais aussi par des périodes de trêve et de prospérité, avant le grand renouveau de la fin du XV^e siècle.

En dépit de toutes les difficultés, la capitale du Languedoc connaît au cours des deux derniers siècles du Moyen Âge la permanence, puis l'essor de ses activités artistiques, de la musique à l'orfèvrerie en passant par les arts du livre et de la couleur. Privée de cour princière, Toulouse n'en est pas moins un centre artistique dynamique qui bénéficie de son rayonnement de capitale régionale, de la présence d'une université attractive, d'un clergé important, de riches marchands et d'officiers de la couronne, qui animent le marché de l'art.

À chaque pas que fait le promeneur du XXI^e siècle dans les rues du centre ville, s'offre à lui l'opportunité d'apercevoir une parcelle d'un patrimoine historique, largement dominé par l'omniprésence de l'art médiéval. Qu'ils soient de style roman comme à Saint-Sernin ou gothique comme aux Jacobins, ces monuments, et bien d'autres, témoignent de la vitalité de la période dans la capitale du Languedoc. Ils ne sont pourtant que les vestiges d'une vie culturelle beaucoup plus diverse et plus ample qui a connu son apogée au cours des deux derniers siècles du Moyen Âge.

C'est à la redécouverte de cette intense période de créativité dans tous les domaines artistiques, de la musique à la peinture, de l'enluminure à la sculpture, en passant par l'orfèvrerie et la broderie que cet ouvrage invite son lecteur. Bien des livres ont été écrits sur la Toulouse médiévale et nombre d'entre eux, très récents et excellents, ont dévoilé de la plus belle manière des pans

entiers de l'histoire de la ville ou de ses monuments. L'originalité de celui-ci tient davantage à son ambition : celle de tenter de retracer la totalité des activités culturelles et artistiques d'une grande ville du royaume de France aux XIV^e et XV^e siècles.

Ce livre est le fruit d'une longue plongée d'une dizaine d'années dans les archives toulousaines, dont la richesse et la diversité permettent de révéler la ville médiévale dans toute sa splendeur. Ce foisonnement des documents a peu d'égal en France et autorise l'historien ou l'historienne à pénétrer dans les ateliers des artistes pour y connaître leur vie quotidienne, leurs amitiés et leurs amours, leur richesse ou leur pauvreté. Trouver les artistes dans les archives, toujours très minoritaires dans toute société humaine, revient à chercher une épingle dans une meule de foin. Cependant, l'énorme masse des registres notariés toulousains a permis de trouver quelques centaines d'hommes dont le parcours professionnel a été retracé pas à pas. À cette première source d'information, essentielle, sont venus s'ajouter les très riches statuts de métiers, les registres fiscaux et les cadastres, permettant de les localiser dans l'espace, les comptes municipaux, les registres de confréries, etc.

Cette masse d'informations a permis de tracer les contours d'un monde artistique vivant, soudé par des relations de solidarités évidentes. Elle a mis en valeur les liens entre les artistes et leurs clients, la nature des commandes qui leurs sont adressées et les prix qu'ils ont reçus. De ces œuvres façonnées par les artistes toulousains, il ne reste que quelques témoignages qui ont été confrontés aux archives conservées.

Ces recherches n'auraient pu aboutir sans s'appuyer sur la grande tradition historiographique toulousaine depuis Célestin Douais (1848-1915) et Raymond Corraze (1870-1947), en passant par l'historien Philippe Wolff (1913-2001) et l'historien de l'art Robert Mesuret (1908-1972), renouvelée plus récemment par la recherche contemporaine autour de deux grands pôles : la Société archéologique du Midi de la France et les Colloques de Fanjeaux à l'origine de journées d'études et de publications en histoire, histoire de l'art et archéologie qui ont largement alimenté cette redécouverte de la vie artistique et culturelle toulousaine à la fin du Moyen Âge.

Dans un premier temps, il convient de situer les cadres de cette création artistique dans le contexte historique, culturel et intellectuel de la capitale du Languedoc aux XIV^e et XV^e siècles afin de mettre en avant ses spécificités au regard de l'ensemble du royaume de France. En effet, la chronologie toulousaine est légèrement différente. Si le XIV^e siècle a souvent été considéré comme le temps des calamités dans le nord de la France, la première moitié de ce siècle apparaît comme un véritable âge d'or de la production artistique dans une ville éloignée de la guerre et bénéficiant de la proximité de la papauté d'Avignon. Les élites religieuses et citadines encouragent une production artistique qui ne décroît qu'à partir des années 1350. Toulouse connaît alors de nombreuses difficultés d'origine naturelle, mais aussi politiques, qui mettent un terme à cette floraison, qui renaît dès les années 1450, pour s'accroître encore dans les deux dernières décennies du XV^e et les premières du XVI^e siècles.

C'est dans une ville en perpétuelle reconstruction que s'implante le groupe des créateurs d'art dont les conditions de travail et de vie, les origines

géographiques, les solidarités et les inégalités de statut et de richesses seront abordées dans une deuxième partie. Les nombreuses sources à la disposition de l'historien lui permettent une véritable enquête au sein de ce groupe artistique autochtone, mais aussi régulièrement enrichi et renouvelé par des artistes venus d'autres horizons.

Leurs productions et leurs commanditaires feront l'objet d'une dernière partie qui s'interrogera sur les objets réalisés, leurs formes et leurs couleurs, leur iconographie et leur destination religieuse ou profane et, bien sûr, sur leurs prix et l'économie qu'ils engendrent. Les sources d'archives viennent ici compléter les vestiges de ce passé artistique en comblant les manques et restituant les splendeurs toulousaines, disparues au cours des siècles.